

Cours de Théologie
2014-2015
Homme, qui es-tu ?
Cours n°6

L'HOMME BLESSÉ PAR LE MAL

On peut étudier l'homme abstraitement, décrire ses possibilités physiques et morales, mais on ne doit pas faire l'économie de sa situation d'être souffrant, ayant pour horizon la mort. D'autre part (quel que soit le lien qu'on fait entre les deux), on ne peut non plus faire abstraction du mal moral qui semble non seulement largement répandu, mais habiter le cœur de chaque individu naissant dans le monde.

La Bible fait une place immense à la situation de l'homme affronté au mal en lui-même et dans les autres (particulièrement dans les Psaumes). Jésus a fait sa compagnie habituelle des souffrants, des "blessés de la vie". L'Eglise a toujours considéré comme l'un de ses premiers devoirs de prendre en charge la souffrance des hommes (autour de la cathédrale figuraient presque toujours un hôpital et une école), elle a, comme on dit quelquefois, "dramatisé la mort", évitant qu'on n'en fasse un tranquille départ, s'efforçant d'y préparer les hommes.

LE MONDE DES RELIGIONS

Les sociétés anciennes, autour d'Israël ou plus loin, ont tenté à travers les mythes de résoudre l'énigme du mal.

+ Les sociétés mésopotamiennes ont élaboré le mythe du déluge, châtement divin infligé aux hommes pour différents torts, dont celui d'être trop nombreux et bruyants (dans Atra-hasis et Gilgamesh) ; après le déluge et le sauvetage miraculeux d'un spécimen de l'humanité, la durée de la vie humaine est raccourcie. De toute façon, l'humanité n'avait pas été créée dans une bonne intention, elle était faite pour fournir de la main-d'œuvre aux dieux, dispensant ceux-ci des tâches pénibles pour leur permettre de s'amuser.

+ Les mythes africains font souvent intervenir un Dieu bon et généreux, un Père, avec lequel les hommes se brouillent après un incident malheureux (de la terre jetée dans sa marmite !) ; à la suite de quoi les hommes sont abandonnés à la discrétion des masques, puissances inférieures qui régissent désormais leur vie.

+ L'Égypte ancienne a longtemps vécu avec la conscience d'un accord heureux entre l'harmonie de la nature et l'équilibre du pouvoir politique, juste un peu dérangé par moment par les forces hostiles venues du désert (complot de Seth contre Osiris, "périodes intermédiaires" où le pouvoir politique est attaqué ou morcelé), mais tout finit par rentrer dans l'ordre. Pourtant, à partir d'un certain moment, la conscience tragique fait son entrée, la littérature fait place à la peinture du juste souffrant, au dialogue d'un désespéré avec son âme etc... On découvre la vanité de tous les efforts pour protéger la vie de l'au-delà (pyramides violées, tombes pillées) ; l'individu s'affirme et ne se contente plus de s'identifier avec le souverain. La question du mal et celle du sort personnel de chacun sont posées.

+ En Grèce, le problème du mal est aussi posé par les mythes, et trouve dans la tragédie son expression majeure : rencontre entre la conscience individuelle et l'absurdité du décret divin (Ajax, Prométhée), constat de la souillure dont on est victime et qui se propage, dont on ne sait comment se libérer sans commettre de nouveaux crimes (Choéphores, Œdipe à Colonne), fidélité aux lois non écrites contre l'arbitraire du pouvoir des hommes (Antigone) etc... La philosophie, en

“démystifiant” la pensée, perd ce ressort tragique et aboutit à un système d’explication qui évacue le problème du mal.

L’ANCIEN TESTAMENT :

Genèse : Les chapitres 2 et 3, qui forment un tout, cherchent à nous expliquer comment d’un dessein totalement bon peut sortir quelque chose d’aussi terrible que le péché et la mort. Rien de tel n’existe dans l’intention divine, or cela est. L’homme et la femme sont au moment de la création dans un état d’enfance, ils n’ont pas tous les acquis de la science et de la technique, mais rien de tout cela ne les prédispose au péché qui ne vient pas d’un manque de savoir (n’en déplaise à Platon), mais d’un manque d’amour. Le serpent est certes déjà là, mais il ne dispose d’aucun pouvoir tant que la première défiance dans le cœur de l’un ou de l’autre (ou des deux) n’a pas ouvert la porte au Tentateur. Le but du texte est précisément de nous montrer que rien n’est joué d’avance et que Dieu, voulant par-dessus tout gagner le cœur de l’homme, ne pouvait agir sans une adhésion personnelle de celui-ci à sa volonté. Le commandement « ne mange pas... sinon de mort tu mourras » n’est pas un piège, c’est un appel à la confiance, un avertissement, un encouragement à grandir dans la fidélité. Déformé par le soupçon et la malveillance, il devient une contrainte dont on veut s’affranchir. Les conséquences de la rupture sont connues : travail pénible, maternité douloureuse, affrontement dans le couple, fragilité devant la nature devenue hostile et bien sûr la mort. Mort qui peut même être causée par une violence fratricide (Gn 4).

L’épisode du Déluge, malgré la fidélité personnelle de Noé, ne provoque aucun sursaut. L’épisode de la Tour de Babel (Gn 11) relève de l’orgueil humain, les hommes veulent se construire un avenir à l’abri de Dieu. A partir de là l’aventure humaine se morcelle en langues, peuples et races. Comme dans le récit babylonien la longueur de la vie humaine va en se réduisant à mesure que l’histoire avance.

Les Sages :

La certitude d’une alliance conclue entre Dieu et son Peuple impliquait la notion de rétribution : à celui qui obéit fidèlement à la volonté de Dieu est réservé un héritage de bonheur, bonheur terrestre puisqu’il n’y a encore aucune perspective de vie après la mort (voir les bénédictions et les malédictions dans Dt 28). Mais la conviction d’une rétribution temporelle entre en crise surtout à partir de la fin de la Royauté (mort de Josias, le bon roi, tué à la bataille de Megiddo en 609).

Les Sages s’interrogent : où est la justice de Dieu ?

Le livre de Job est sans doute celui qui va le plus loin sur le sujet, il campe trois attitudes :

- L’acceptation docile de la volonté de Dieu quelle qu’elle soit : « Nous recevons de la main de Dieu le bonheur, et le malheur nous ne le recevons pas aussi ? », on trouve cette phrase dans le “roman en prose” qui forme le cadre narratif du livre (2,10, cf. aussi 1,21).
- La théorie classique de la rétribution qui est celle des amis de Job : si tu souffres, c’est que tu as péché d’une façon ou d’une autre. Mais Dieu ne leur donne pas raison, il les reprend même à la fin, alors qu’ils prétendaient parler en son nom.
- La position qui prévaut à la fin, c’est celle, paradoxale, d’un Dieu bon, qui a une vue de notre bonheur plus vaste que nous ne l’imaginions et qui nous prépare à un objectif à la hauteur de son projet créateur, et, pour cela, il faut passer par bien des épreuves. Job annonce ainsi très directement ce que sera la perspective de Jésus.

LE NOUVEAU TESTAMENT :

Jésus : sa position sur l’origine de la souffrance est complexe, mais révèle tous les aspects du mystère :

+ il ne rejette pas complètement la perspective d’un lien direct entre le péché et la souffrance : « Te voilà guéri; ne pêche plus, de peur qu’il ne t’arrive quelque chose de pire » (Jn 5,14).

+ il attribue souvent au démon un rôle actif dans la souffrance de l’homme : « cette (femme), une fille d’Abraham, que Satan tenait liée depuis dix-huit ans,... » (Lc 13,11).

+ il semble faire allusion à une solidarité qui nous fait porter plus que le poids de nos fautes personnelles, c’est le cas pour les victimes de la persécution de Pilate ou les personnes écrasées par la chute de la tour de Siloé ; d’où la conclusion : « si vous ne faites pas pénitence, vous périrez tous ».

de même » (Lc 13,3.5), sous-entendu : vous n'êtes à l'abri de rien, alors hâtez par votre conversion l'heure où Dieu libérera les hommes de la mort.

+ il lui arrive de donner un sens providentiel à certaines épreuves, comme la cécité de l'aveugle-né qui va par sa guérison spectaculaire rendre témoignage à la bonté de Dieu (Jn 9,3).

Le Christ donne aussi des aperçus très éclairants sur la vraie nature du péché et sa diffusion :

+ il sépare clairement le péché comme acte émanant de la volonté du sujet et la souillure qui l'affecte de l'extérieur : ce qui souille l'homme, ce n'est pas ce qui "entre", mais ce qui "sort" [du cœur], cf. Mc 7,15.

+ il décrit, à propos de l'enfant prodigue ce qu'est l'essence du péché : une volonté de s'approprier son avoir (*ousia*) sans relation avec le père d'où procède tout bien : au lieu de l'indivision où le fils est riche de toute la richesse du père, il n'a plus que **son** bien, qui lui file bientôt entre les doigts (Lc 15).

Paul : il est à l'origine du parallèle saisissant des deux Adam (1Co 15,21-22, et surtout Rm 5, 12-21), où il oppose terme à terme l'obéissance de l'un et la désobéissance de l'autre, attitude spirituelle qui entraîne à chaque fois une double conséquence, physique et morale : justice et salut dans le cas du Christ, péché et mort dans le cas d'Adam. Il y a donc, à côté du péché originel transmis de génération en génération (état de rupture congénital), une faiblesse héritée qui se marque à la souffrance et à la mortalité.

Paul est aussi celui qui expose crûment l'infirmité du vouloir de la part du pécheur : ou voudrait, mais ne peut pas. La liberté est là pourtant, mais elle est à libérer (Rm 7,15-24).

EGLISE :

Saint Augustin que l'on considère à tort comme l'inventeur de la notion de péché des origines n'a pas cessé de sonder le mystère de la volonté humaine, capacité d'aimer, désir du Bien, qui apparente l'homme à Dieu, mais aussi volonté qui peut s'éloigner de son bien, se replier sur elle-même et faire son malheur, moins refus de Dieu qu'inappétence, sclérose du désir étouffé par la possession des êtres et des choses. Mais, en soulignant les effets de la séparation initiale, il est tenté de donner une note morale de culpabilité au "péché" transmis, ce qui aboutit à considérer l'humanité comme globalement coupable de la faute des origines, sans intervention de Dieu l'homme peut donc être voué à l'enfer même sans faute personnelle (problème du baptême des petits enfants qu'il a contribué à généraliser dans l'Eglise).

Saint Thomas d'Aquin, tout en suivant de très près saint Augustin, met quelques nuances. Après avoir mis le Péché originel à part de l'analyse philosophique de l'homme (dans la *Somme contre les gentils*), il le réintroduit dans l'anthropologie de la *Somme Théologique*. Suivant Pierre Lombard, il dira que l'homme a été par le PO "blessé dans ses dons naturels" et "spolié de ses biens surnaturels" (allusion à la parabole du bon Samaritain). Il se demande si Dieu est cause de l'acte du péché (pas du péché !) et finit par répondre "oui" puisque tout ce qui a de l'être participe à la bonté divine...

Face au pessimisme luthérien, l'Eglise par le **concile de Trente** affirme que la convoitise n'est pas le péché, même si elle peut y mener, elle est là encore après le baptême « pour le combat ».

RÉFLEXIONS MODERNES :

La philosophie se saisit tardivement du problème du mal. Avec **Leibniz**, pour innocenter Dieu du mal, on en fait un froid calculateur qui a évalué les conditions pour aboutir au « meilleur des mondes possibles ». Le mal fait partie de la création dans la mesure où Dieu a fait exister moins parfait que lui !

Kierkegaard réagit contre la dialectique hégélienne qui pose le mal (le négatif) comme un moment nécessaire du processus de l'histoire.

Comme on l'a dit, **Auschwitz** a sonné le glas d'une philosophie qui pense le mal dans l'horizon de l'absolu.

SYNTHESE

Position du problème : la question de la souffrance et de la mort, de la faute et du pardon, ne trouve pas vraiment de solution en dehors le Christ en croix, qui lui apporte une réponse définitive

non pas théorique mais reposant sur l'expérience sa Passion d'amour pour le Père et pour les hommes. Rétrospectivement, elle nous fait comprendre le dessein de Dieu, l'horreur du mal, la grandeur et la misère de l'homme, les moyens pour franchir à notre tour l'obstacle. Loin de disqualifier l'effort de l'intelligence, elle le stimule et le féconde.

La grande audace de la réflexion biblique est de considérer que la mort et le péché ne font pas partie du projet de départ, que l'homme a été fait pour vivre et être heureux toujours, qu'il est originellement innocent du mal. Celui-ci n'a rien de nécessaire, ni pour grandir, ni pour s'affirmer. Il y a une finitude qui est heureuse et ne conduit pas forcément à la révolte et à la souffrance (l'homme a pu être doté de signaux qui l'avertissaient d'un danger, mais la souffrance qui lèse en profondeur le corps et l'âme lui était primitivement étrangère, c'est pourquoi elle continue de le choquer).

Le mal suppose l'acte volontaire d'un sujet libre. Il n'est pas toujours un refus frontal de Dieu (c'est ce qui ouvre la porte à un rachat possible), il est beaucoup plus un non-vouloir qu'un vouloir négatif. Il s'y mêle, dans une mesure variable, la peur, le poids de l'habitude, l'entraînement des autres... etc. Le péché provoque ensuite une sorte d'ankylose, la honte, la tristesse parfois le désespoir, infiniment plus pernicieux que l'acte lui-même du péché.

Même si le lien n'apparaît pas toujours, il y a donc un lien profond entre le refus de Dieu et toute peine ou souffrance que nous pouvons endurer, Dieu étant la source de tout bien se séparer de lui ne peut que conduire à la mort. Le péché a des conséquences jusque dans la réalité de nos corps, dans notre vie sociale, dans le fonctionnement de notre intelligence, car l'homme est fait tout entier pour Dieu. Pourtant les conséquences ne se répartissent pas rigoureusement selon les responsabilités des uns et des autres. S'il y a parfois une justice immanente (« qui sème le vent récolte la tempête »), c'est plus souvent l'inverse que nous constatons : les pécheurs ne s'en tirent souvent pas si mal, au moins dans ce que nous voyons. Le Démon qui gère les suites du péché s'arrange à rendre incohérente la conduite des événements, pour faire douter de la bonté et de la justice de Dieu. A la souffrance s'ajoute l'incompréhension des voies de Dieu.

Mais à celui qui fait confiance et reste attentif à la volonté de Dieu, il a été promis que nul ne sera tenté au-delà de ses forces. Tenté, il tiendra bon, secoué il ne sera pas renversé. La mort et la souffrance, depuis que le Christ s'en est approché, ont cessé d'être seulement une malédiction. Sans jamais devoir être valorisées, elles sont parfois le lieu d'un approfondissement de notre vie avec le Seigneur, une école de solidarité et de don de soi.

Conclusion :

La nature humaine, tout en restant substantiellement la même pour chaque représentant de l'humanité et pour chaque phase de l'histoire, connaît des accidents qui marquent son parcours, du fait de la liberté des personnes et des aléas de la relation des hommes avec Dieu. Comme on l'a dit (cours n°3), il faut considérer deux choses : (1) *la définition de la nature* et (2) *le mode* selon lequel cette nature est vécue. Ceci ne vaut pas seulement au niveau de l'existence personnelle de chacun, mais au niveau de toute l'humanité (Péché Originel, Rédemption).

L'humanité traverse donc des phases : état d'innocence, état pécheur non racheté, état pécheur depuis la rédemption, état sauvé. Il nous a fallu dans le cours d'aujourd'hui rendre compte de cette humanité qui n'est plus dans l'état où elle est sortie des mains du Créateur, et qui pourtant n'est pas réduite à néant. Le Christ a assumé l'humanité de l'homme, en allant aussi bas qu'il est possible pour l'élever au-delà de tout ce qui est concevable.